

Mater

Nathalie Plaat

Number 824, Spring 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/104188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plaat, N. (2024). Mater. *Relations*, (824), 11–11.



Photo : Samuel Langlois

Nathalie Plaat

L'autrice est psychologue clinicienne

MATER

Au fil de ce Carnet, je souhaite partager ce récit qui a pris forme en moi il y a des années déjà, mais que je me suis décidée à coucher sur papier seulement lors d'un débat organisé par l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec le 15 mars 2023. Il traite d'une mémoire intime, enchâssée dans le grand récit de l'Histoire. Troisième volet de ce récit en quatre temps.

Mon grand-père, Martyn André Plaat, a 19 ans lorsque l'Allemagne envahit la Hollande. Il fuit chez ses grands-parents pour échapper aux Allemands qui réquisitionnent tous les hommes capables de contribuer à l'effort de guerre pour les envoyer dans leurs camps de travail.

Un jour, des soldats se présentent chez sa mère et menacent, si elle ne révèle pas où se cache son fils, d'emmener son amoureux.

Elle s'appelait Andréa, tiens. Du grec *andreios*, « masculin ». Pianiste concertiste de grand talent, artiste d'abord et avant tout, la maternité ne lui a jamais vraiment souri, d'autant qu'elle avait été laissée à elle-même pour élever ce fils dont elle ne savait que faire. Femme de marin, elle avait été seule, à une époque qui ne permettait pas aux femmes d'être multiples ; mère, pianiste, il fallait choisir.

Elle leur livre tout : l'adresse, la cachette, les noms, les lieux, les couleurs des rideaux, la porte arrière, l'accès à la cave, tout, pour ne pas perdre son amoureux, qu'elle choisit à la place de son fils. Les soldats se présentent à Den Haag, trouvent l'adresse, la couleur des rideaux, la porte arrière, les noms, les lieux, l'accès à la cave. Martyn André Plaat est envoyé à Singen, dans un camp de prisonniers, condamné aux travaux forcés.

C'était donc elle, la mauvaise mère. Je venais de trouver quelque chose comme la racine d'un mal qui n'avait jamais eu de représentations.

Je suis pianiste aussi, la seule dans toute la famille.

J'ai si peur de disparaître, engloutie dans une maternité qui me ferait esclave.

J'ai si peur d'être exactement comme elle, une mère qui livre son fils ; j'ai si peur d'être une mauvaise mère.

J'ai pris la pierre de la mauvaise mère, l'ai sortie de moi et lui ai redonné ses couleurs. L'ai posée à mes pieds. L'ai enveloppée de dentelles, de lainages et de lin. L'ai contemplée, tournée de tous les côtés. Cette pierre n'était pas moi, elle n'avait que roulé jusqu'en moi, suivant le chemin d'une ligne brisée. Et l'histoire ne s'arrêtait pas là. Dans le camp de

Singen, Martyn avait eu faim, froid, peur. Il avait lutté contre les infestations de poux et les autres maladies, en plus de travailler sans relâche pour un pays qui affamait le sien.

Fight for survival.

Darwin. Tout. Dans. La. Peau.

Une nuit, Martyn en avait surtout eu assez. Avec deux copains, il avait plongé dans les latrines du camp, rampé dans la merde, pour déboucher sur une nuit noire. Couvert de honte, dépouillé de tout, sauf de son désir de vivre en homme libre, il avait couru, couru, la peur au ventre, le cœur en coup d'État.

Arrivés aux rails d'un chemin de fer, des soldats l'avait repéré, pris en chasse, avant d'attraper un des copains, tandis que lui, courait toujours, déchiré entre l'amitié et la survie. Il avait choisi l'amitié et s'était livré aux soldats. « Je te jure que c'est ce qu'il m'a raconté », me dit Jacqueline, en me resservant un peu de café.

Il devait partir le lendemain pour un autre camp, celui-là plus au nord, du nom de Bergen-Belsen. Alors, il s'était produit quelque chose de complètement inattendu. Et tandis que Jacqueline me raconte ce passage, mes larmes coulent maintenant franchement sur mes joues, mon cou et la tête de mon bébé au sein, alors que tous les morceaux de ma vie semblent s'unifier dans un rare moment de cohérence, d'unité. On dirait presque une grâce.

Un des soldats allemands avait pris une décision qui changerait le cours de ma petite histoire, dans la grande histoire collective. Il avait décidé de sauver ce jeune homme, son ennemi, ce Hollandais. Pourquoi lui, pas les autres ? Personne ne le saura jamais. Il le cacha dans un réduit pas plus grand qu'un garde-manger attendant au camp de travail. Tous les soirs, pendant une période que l'histoire ne détermine pas, il lui jeta des restes de repas, à même le sol. Ce sont les bruits des chars américains qui le sortiraient de là.

Mon grand-père avait 24 ans, en 1945. Il mesurait 6 pieds 3 pouces, pesait 100 livres et, au moment où il fumerait la première cigarette américaine de sa vie, il prendrait la décision qu'il quitterait ce continent de mort pour aller déplier le reste de sa vie d'homme là où, plus jamais, on ne l'enfermerait. Il deviendrait André, né de lui-même, et d'une mère qui s'appelait Andréa. ■